

**Maxime DeBleu**

# **UNE AUTRE SECONDE**

◇ DEXTORSUM ◇ TOME 2 ◇



Éditions



U Tréma

[www.utrema.ca](http://www.utrema.ca)

## **EXTRAIT**

Cet extrait commence au lever du jour, après que Slephens ait passé la nuit en prison...

[...]

Slephens reçut un pain au visage, ce qui le réveilla en sursaut. Si seulement le pain avait été frais, le réveil aurait été moins brutal. Ses yeux s'ouvrirent juste à temps pour apercevoir une silhouette disparaître par la porte au bout du corridor. La lumière matinale s'immiscant dans la prison éclairait un contenant de terre cuite posé sur le sol, de l'autre côté des barreaux de sa cellule. Sans doute de l'eau.

Il se leva lentement et s'étira délicatement. Grâce au merveilleux lit de béton, son cou était devenu tout raide et endolori. En bougeant un peu pour décoincer ses articulations, il constata que son corps entier réagissait comme un immense torticolis. Il se rendit jusqu'à la porte de sa cellule d'une démarche aussi élégante que les ballotements d'une scie à vapeur désynchronisée.

Il s'agrippa à un barreau pour se stabiliser. Le métal froid envoya des frissons désagréables dans les muscles endormis de son bras. Ses yeux se fermèrent, le temps d'une pause bâillement. Le sommeil commençait à se dissiper.

Il se pencha pour ramasser son eau. Le contenant paraissait lourd pour son bras encore engourdi. Ses doigts se réveillant à peine, il faillit tout renverser. Néanmoins, au bout de plusieurs efforts de concentration musculaire, il put enfin boire une gorgée.

— Eeeuurk, cracha-t-il. Ils puisent leur eau dans un marais ou quoi?

Il apporta le contenant jusqu'à son lit et ramassa le pain qui traînait dans la poussière de la cellule. Le déjeuner était servi.

Le pain, aussi dur que le bloc de béton sur lequel il avait dormi, ne se laissait pas manger aisément. La croute blindée cachait une mie qui se désintégrait à chaque bouchée. Malgré toutes les précautions prises pour éviter de pulvériser son repas, il se retrouva avec plus de miettes autour de lui que dans son estomac. Slephens préférait quand même grignoter un morceau sec à un autre vert et moussu.

Après ce régal matinal, le moment de sortir arriva. Il se leva de son lit en s'époussetant et s'approcha de la porte de la cellule d'une démarche plus stable. Il n'était pas question d'attendre que la serrure se déverrouille d'elle-même, à la fin de la semaine. Les secondes perdues ne l'agaçaient pas, le problème venait plutôt de l'immobilité et de l'isolement. Pour lui, la prison signifiait l'ennui. Il n'existait rien de pire que l'ennui.

Le boîtier métallique de la serrure reliait la porte aux autres barreaux. Il était placé à la hauteur des épaules pour permettre aux employés de la Guilde des Horlogers d'éviter d'avoir à se pencher pour en écouter les cliquetis internes. Le mécanisme de verrouillage n'était accessible que par les fentes de synchronisation, ces dernières se trouvant évidemment sur la face opposée au prisonnier.

Slephens passa un bras entre les barreaux et tâta l'autre côté de la serrure.

— Modèle standard à double ressort, commenta-t-il en effectuant son analyse. Pas de loquet de sécurité, seulement les trois fentes pour fixer le bidule synchronisateur. Facile!

Il leva la jambe en portant la main à son pied d'un geste habitué. Dans une petite cavité sous la semelle de sa chaussure, Slephens dissimulait ses outils de « serrurier ». Sans même regarder, il retira de la cachette ses deux crochets, de petits instruments métalliques semblables à des tournevis. Le cambrioleur les avait fabriqués lui-même, selon ses préférences, mais l'utilisation d'un autre outil moins spécialisé lui aurait également permis d'accomplir son travail.

Il passa les bras de chaque côté de la serrure, un crochet dans chaque main. Il inséra ses instruments dans chacune des trois fentes, à tour de rôle, pour sonder le mécanisme. Ses yeux fixaient le néant pendant qu'il faisait connaissance avec les minuscules composants de l'horlogerie.

La Guilde des Horlogers construisait toutes ses serrures de façon standard. N'importe qui ayant un peu d'expérience en crochetage s'adaptait sans difficulté aux modifications subtiles entre les systèmes. Lorsque les ingénieurs croyaient avoir créé un mécanisme infailible, leurs cerveaux trop synchronisés avaient,

en fait, produit une nouvelle variante réglée sur les mêmes éléments conformes.

Slephens commença à crocheter la serrure. Ses doigts manipulaient les outils avec aisance, donnant l'impression qu'ils effectuaient une danse. Ses yeux s'agitaient selon leur rythme et même sa langue, légèrement sortie, se joignait à la chorégraphie. Il visualisait ses instruments et ses opérations avec beaucoup de clarté.

... Pousser sur cette goupille, retenir l'autre. Déplacer la roue d'engrenage sans toucher au petit levier. Le ressort se libère, tourner le remontoir d'un tour. Appuyer sur le levier. Se gratter le nez. Tourner le remontoir d'un autre tour. Déplacer la une, deux, trois, quatrième languette, ramener la roue d'engrenage. Le deuxième ressort se relâche, lâcher la goupille.

La serrure se déverrouilla avec un lourd déclic. Slephens couvra la porte de sa cellule sans attendre. La poussière accumulée le long des rails grattait et grinçait sous les roulettes. Tout ce bruit n'avait, toutefois, aucune chance d'alerter le shérif ou son assistante. Le modèle de construction des prisons assurait une bonne insonorisation.

Slephens replaça ses instruments dans sa chaussure en simulant un bâillement d'ennui : s'échapper d'une cellule ressemblait de plus en plus à une routine et n'avait plus rien d'un défi. Il sortit, la mine déçue, et marcha vers l'imposante porte métallique au bout du corridor. Ses pieds n'émettaient pas le moindre son au contact du sol en béton. Son évasion se faisait en silence.

Lorsqu'il y avait d'autres prisonniers, Slephens essayait toujours de s'évader pendant leur sommeil. Ignorant les crimes qu'ils avaient commis, il ne voulait pas courir le risque de libérer un vrai criminel. S'il s'agissait plutôt d'un emprisonnement dû à des infractions anodines comme les siennes, laisser un prisonnier dans sa cellule signifierait qu'il n'aurait pas à partager d'éventuelles trouvailles.

Au bout du corridor, il posa son oreille contre la porte. La paroi froide — trop froide — le fit frissonner d'inconfort. Il détestait le froid. Parmi les bruits à peine perceptibles, il

distingua des pas et les sons d'une conversation. Deux personnes, au plus trois, se trouvaient de l'autre côté.

Il tourna la poignée et entrouvrit discrètement la porte. Les voix se faisaient entendre plus clairement.

— ... mon frère aussi a remarqué que les fruits de ce marché n'étaient plus aussi frais depuis huit jours, racontait une femme.

— Il paraîtrait que l'état de santé du mari de la propriétaire s'aggrave de seconde en seconde, répondit une grosse voix rauque, qui n'était pas celle du shérif. D'ici la fin de la semaine, leur commerce va fermer, je vous le dis!

Bavardage inutile. Slephens ouvrit la porte un peu plus et continua d'épier la conversation par la mince ouverture.

La voix féminine était celle de l'assistante, installée au centre de la pièce à un bureau enseveli sous des piles de documents. Elle discutait avec un homme obèse qui débordait de la pauvre chaise sur laquelle il était assis. À droite, un autre bureau affichait la plaque métallique en étoile du Conseil des Shérifs. À gauche, un panneau montrait quelques portraits des criminels les plus recherchés. Sur un mur, les aiguilles horizontales d'une horloge indiquaient neuf heures quinze. Des rayons de soleil entraient par une grande porte vitrée de l'autre côté.

Slephens s'avança sans aucune précaution pour passer inaperçu.

— Merci pour le succulent petit déjeuner, envoya-t-il en croisant l'assistante.

Surprise, celle-ci montrait des yeux gros comme les pièces de monnaie de Campivalley. L'homme, étonné, gardait la bouche entrouverte, la mâchoire confortablement appuyée contre ses quatre mentons. Ils suivirent Slephens du regard durant deux secondes avant de comprendre qu'il s'évadait.

L'assistante se leva d'un mouvement rapide. Sa chaise bascula et une pile de documents instable s'effondra sur le sol. Le bruit de catastrophe enterra à peine l'exclamation de surprise postillonné par le gros. Slephens interpréta ces réactions comme un signal de départ et se précipita vers la sortie.

La jeune femme était en mauvaise position pour intercepter le prisonnier. Elle devait contourner son bureau et se faufiler entre l'homme obèse et une commode. Slephens, avec comme obstacles qu'une chaise et une caisse, atteignit la porte en quelques enjambées rapides. Il l'ouvrit si brutalement qu'elle percuta le mur, fracassant la vitre.

— Oups! s'excusa-t-il à l'assistante derrière lui.

La fraîcheur de l'air matinal chassa les dernières vapeurs de sommeil de son corps et de son esprit. Il sauta par-dessus les cinq marches qui descendaient dans la rue et atterrit sur le sol terreux. Il s'était évadé.

À quelques pas, en face, des rails passaient par une station de local. Ayant beaucoup plus confiance en lui-même qu'en n'importe quel système de la Guilde des Horlogers, Slephens choisit plutôt de courir dans la rue. Les personnes croisées lui envoyèrent ce regard d'étonnement qu'il avait l'habitude de recevoir. Courir s'avérait inutile dans les villes comportant un service de transport bien synchronisé.

L'assistante du shérif sortit à sa suite. Elle dévala le court escalier et localisa son prisonnier. Elle se mit à courir entre les passants, mais elle les esquivaît avec maladresse. La poursuite ne semblait pas être une activité qu'elle pratiquait souvent.

— Arrêtez-le! criait-elle, toutes les trois secondes.

Une passerelle piétonnière enjambait des rails et leurs clôtures de sécurité. Slephens bifurqua et en monta les marches deux à deux. L'escalier métallique résonnait sous chacun de ses pas. Derrière, l'assistante réclamait toujours de l'aide en criant.

À l'autre extrémité de la passerelle, trois personnes répondirent à son appel. Le plus grand d'entre eux s'approcha en serrant les poings, tandis que les deux autres barrèrent la voie. Slephens raffolait de ces moments intenses, de cette sensation de vigueur apportée par l'adrénaline pompée par son cœur. Tout devenait plus net, plus précis, plus lent.

Il s'arrêta au centre de la passerelle. Évidemment, il ne faisait pas le poids contre trois adversaires. Même contre un seul, il préférerait toujours utiliser la ruse : ses charmes deviendraient moins efficaces avec un visage démolé. Heureusement, son esprit

vif pouvait improviser une solution non violente dans la plupart des situations.

L'assistante arriva en haut de la passerelle à son tour. Elle aperçut les gens venant à son aide et cessa de courir. Son prisonnier était enfin coincé. Elle s'appuya sur ses genoux fléchis pour reprendre son souffle. Sa coiffure, dépeignée par la course, voilait un peu son regard en colère.

Stephens sourit. D'un mouvement agile, il enjamba la rampe de la passerelle. Les rails passaient environ deux étages plus bas. Les gens alentour le regardèrent soudain d'un air terrorisé. En tombant de cette hauteur, il risquait de se casser un membre, rien de trop alarmant. Ce qui inquiétait davantage était le bruit d'une horlogerie à vapeur qui s'approchait. L'impact avec une locomotive, même aussi petite que celle d'un local, était fatal dans la majorité des cas.

Stephens salua l'assistante d'un geste insolent et sauta de la passerelle.

La foule retint son souffle et ferma les yeux.

Un bruit d'impact retentit, mais pas celui d'une victime se faisant frapper par un train.

Stephens avait atterri sur le toit d'un wagon. Il se coucha sur le ventre et écarta les bras et les jambes pour bien tenir jusqu'au prochain arrêt. Derrière lui, la foule stupéfaite et l'assistante furieuse disparurent en un rien de temps.